

Farid, Afghan, 26 ans

J'étais scolarisé à Mazar e Sharif* quand le gouvernement Karzai a annoncé que les meilleurs élèves de nos écoles devaient venir à Kaboul pour devenir officiers de l'armée afghane. Je me suis porté candidat et j'ai été accepté. Je rêvais de devenir pilote. Mais à l'école des élèves officiers à Kaboul il y avait beaucoup de problèmes entre les Tadjiks et les Pachtounes. Finalement, les Tadjiks comme moi ont été renvoyés. Je suis rentré chez moi jusqu'à ce que les Tadjiks qui avaient suivi ce cursus décident d'organiser une manif à l'Université de Kaboul. J'ai participé à la manif. Les dirigeants de l'Université nous ont conseillé de nous adresser plutôt au Ministère de la Défense. Le Ministère nous a répondu qu'il n'était pas au courant de l'existence de cette école d'élèves officiers. Alors je suis devenu traducteur pour les Américains et les Européens dans leurs bureaux à Kaboul. Après quelques mois ils m'ont licencié.. Alors j'ai créé ma propre société d'achat et de vente d'automobiles. Jusqu'à ce que je découvre que des autos étaient volées par les fils des gens au pouvoir. J'ai porté plainte, mais aucun magistrat n'a voulu donner suite. Puis j'ai été menacé de prison et de mort parce que j'avais porté plainte. C'est alors que j'ai décidé de partir.

Je suis passé de Turquie et Grèce dans un canot pneumatique avec 27 autres Afghans. Le canot n'avait pas de moteur. Nous avons ramé pendant des heures jusqu'à ce qu'on arrive en vue d'une île grecque. A 150 mètres de la rive nous avons détruit le bateau et nous avons nagé jusqu'à la terre. Car nous savions que lorsque la police grecque arraisonne un bateau de migrants elle le ramène en pleine mer et le coule avec tous ses occupants. Les policiers nous ont arrêtés, nous ont mis dans un camp de réfugiés, ont pris nos empreintes de force, puis au bout de quelques jours ils nous ont relâchés. De Grèce, je suis allé à Nice en bateau. Puis j'ai pris le train de Nice à Toulon avec une quarantaine d'Afghans qui avaient voyagé avec moi. Quatre policiers sont montés dans le train à Toulon et ont arrêtés huit d'entre nous. On nous a mis les menottes. Ils nous ont demandé pourquoi nous étions venus en France. On leur a répondu : « vous savez bien ce qui se passe chez nous »... Ils m'ont donné un papier qui dit : « Rappel à la loi par un officier de police judiciaire ». J'ai vu ensuite un magistrat qui a décidé de ne pas donner de suite à cette affaire. Mais comme j'ai mes empreintes en Grèce, que je suis « dublinisé » comme on dit chez vous, je ne pourrais pas obtenir l'asile en France. Je sais que je vais être renvoyé en Grèce.

* *Mazar e Sharif (le e central se prononce comme un i : Mazarisharif)*

Jalal, Kurde d'Irak, 24 ans

Moi, Jalal, je suis sous le coup d'une fatwa, c'est-à-dire d'une condamnation à mort lancée contre moi par les islamistes kurdes il y a six ans. Je paie les fautes de mon père. Il était kurde mais militait au parti Baas, celui de Saddam Hussein, et il a participé à un massacre de Kurdes décidé par le Baas. Il a fini assassiné. Mais comme il avait fait arrêter le fils du président du Parti islamiste du Kurdistan qui est mort en prison, le parti islamiste veut se venger sur moi. Du coup, je me suis senti obligé d'adhérer au parti communiste, non par conviction mais pour me protéger. Alors les islamistes ont lancé une fatwa contre moi. Elle dit que je me suis écarté de la religion sacrée de l'Islam, que je suis l'un des indicateurs des forces communistes et c'est pourquoi ils demandent à tous les Kurdes de m'éliminer. J'ai quitté l'Irak en 2003 pour échapper à la fatwa. J'ai demandé l'asile en France et j'ai raconté mon histoire à l'OFPRA mais personne ne m'a cru parce que je n'avais pas de documents qui le prouvaient. Je me suis caché en France, j'ai reformulé ma demande d'asile plusieurs fois. Elles ont toutes été rejetées.

J'ai quitté la France au début de 2008 et je suis rentré clandestinement en Turquie où j'ai pu téléphoner à ma famille. J'ai appris que mon frère s'était fait tirer dessus et qu'il est à l'hôpital. Je suis revenu en France en octobre dernier après avoir réussi à me procurer le texte de la fatwa et d'autres documents que j'ai communiqués à l'OFPRA. Mais ils ont rejeté ma demande d'asile sans même me convoquer. J'ai présenté un recours devant la Cour Nationale du Droit d'Asile et comme je n'ai pas d'avocat j'ai peur d'être encore débouté.

En attendant, je vis dans la rue, je n'ai droit à rien. Je dors près de la Gare du Nord depuis quelques jours car dans le square Alban Satragne on est toujours délogés par la police au milieu de la nuit.

Nawid, Afghan, 23 ans

Je suis originaire du Sud du pays, de la province de Helmand qui est tenue par les Talibans. Je travaillais dans le bâtiment.. Comme je parlais Anglais, j'ai travaillé pour trois sociétés étrangères, une américaine, une pakistanaise et une chinoise. Je me déplaçais beaucoup et il y avait beaucoup de Talibans dans les endroits où je travaillais, mais nous étions protégés par des milices chargées de la sécurité. J'étais contremaître dans la société chinoise pour laquelle je travaillais. Je vivais chez mes parents. Un jour, mon père a reçu un coup de téléphone. On lui a dit : « votre fils est un espion pour le compte des Chinois ». Et ils ont menacé de me tuer. Donc mon père m'a conseillé de fuir le soir même.

Je suis parti pour l'Iran, puis de là pour la Turquie. Nous marchions la nuit. Nous avons passé plusieurs cols dans les montagnes. Il faisait si froid que mes ongles de pieds ont gelé et sont tombés. Une fois arrivé en Turquie, je me suis caché dans un camion dont la plaque minéralogique était française. J'y suis resté 48 heures sans bouger, sans manger et sans boire.

Puis le camion s'est arrêté à la frontière française et le chauffeur a ouvert l'arrière du camion.. C'est à ce moment là qu'il m'a trouvé ainsi que d'autres types qui se cachaient aussi et que je ne connaissais pas. Je me suis échappé. Finalement, j'ai été arrêté par la police française dans le Vaucluse. Ils m'ont demandé mon passeport et, comme je n'en avais pas, ils ont pris mes empreintes et m'ont relâché. Je suis arrivé à Paris il y a cinq jours, j'ai été à France Terre d'Asile pour faire ma demande d'asile mais, comme j'ai été arrêté par la police, ils m'ont expliqué que j'allais passer en procédure prioritaire et que je n'avais droit à rien : ni logement, ni allocation. Je risque d'être renvoyé en Afghanistan sans possibilité de recours. En attendant, je dors dans le jardin Villemin.

Saïd Muhammad, Afghan, 19 ans

Je viens de Djalalabad. Quand mon père, un Pachtoune, est mort là-bas, j'avais 15 ans et mes frères ont voulu m'enrôler chez Al Qaida. Mais je ne voulais pas devenir terroriste ou kamikaze, alors je me suis enfui. Après un sacré périple, je suis arrivé à Boulogne en bateau il y a deux ans. J'ai d'abord passé quatre mois dans la campagne, dans les bois. Comme j'étais mineur, je n'ai pas eu de problème avec la police. Quand elle m'a trouvé, elle m'a confié à une association qui m'a logé dans un hôtel en ruines, très sale et très mal chauffé. J'allais me nourrir à l'Armée du salut. Puis j'ai été envoyé dans un foyer pour délinquants à Boulogne. Je n'ai pas supporté. J'ai dit au responsable du foyer que je ne pouvais pas rester avec ces gens là. Il m'a répondu : « *si tu n'es pas content, tu t'en vas* ». A ce moment là, ma mère m'envoyait encore un peu d'argent, donc je suis parti. Aujourd'hui, elle ne peut plus. J'ai pris le train pour Paris. C'est France Terre d'Asile qui m'a accueilli il y a deux mois. J'ai enfin eu le droit de déposer une demande d'asile et on m'a donné des papiers qui ne sont valables que trois mois. Je sais que mon dossier est parti à l'OFPPRA mais je ne sais pas ce qu'il devient. Je veux apprendre le Français, apprendre un métier, je n'en peux plus de traîner sans rien faire, je suis déprimé, j'ai envie de partir.

Je retourne quelquefois à Calais où je m'étais fait quelques amis. Mais la dernière fois je me suis fait agresser par un type qui avait un coup de poing américain. Il m'a cassé le poignet. Je saignais beaucoup. J'ai essayé de porter plainte auprès de la police mais elle m'a dit qu'elle ne pouvait rien faire. Ils ne m'ont même pas emmené me faire soigner.

En attendant la réponse de l'OFPPRA je vais avec le groupe des Afghans le soir sous le métro aérien, du côté de Barbès, où une association sert la Chorba aux réfugiés et aux SDF. C'est bon, c'est chaud, il y a même de la viande. Puis on fait la queue pour aller chercher un sac de nourriture de l'Armée du Salut dont le camion est garé un peu plus loin. Vers 1H00 du matin, je rentre dormir dans le jardin Villemin. A cette heure là il est fermé, il faut escalader les grilles. Mon poignet me fait encore mal et me gêne pour bien m'accrocher. Et puis il fait très froid. Une association m'a donné un duvet, mais j'ai quand même froid quand je dors.

Hamid, Afghane, 25 ans

Pour fuir Kaboul où j'étais menacé par les Talibans, j'ai suivi le même chemin que les autres : l'Iran, la Turquie, la Grèce. Un voyage éprouvant : il faut surtout échapper à la police turque et aux garde-côtes grecs. Ils ne sont pas tendres avec les Afghans qui fuient leur pays. En janvier 2008, quand je suis arrivé à Paris, je me suis présenté à France Terre d'Asile. Au bout de huit jours, ils ont découvert que j'avais des empreintes en Grèce ce qui m'a valu d'être rudoyé et emmené au dépôt avec des menottes. La Grèce, c'est pire. La police m'a donné des coups de gourdin et des coups de pied, on m'a logé dans un camp sale et inconfortable, je n'avais aucun espoir d'y obtenir l'asile ou de trouver du travail. J'avais juste le droit de me faire insulter ou frapper. Aucun réfugié ne veut y rester. Finalement, la police française m'a relâché et m'a dit que si je parvenais à me faire oublier pendant six mois je pourrais peut-être demander l'asile en France. Mais ils m'ont raconté des sottises. J'ai dormi dans la rue pour « me faire oublier » comme ils disent. Mais quand j'ai demandé l'asile à la Préfecture d'Aubervilliers il y a un mois, ils ont encore menacé de me renvoyer en Grèce. J'ai peur que ce soit pour le prochain rendez-vous... Je dors dans le jardin Villemin à côté de la Gare de l'Est, c'est l'Armée du Salut qui me nourrit, j'ai froid, je suis fatigué d'errer sans savoir ce que je vais devenir. Je ne veux pas être renvoyé en Grèce, je suis désespéré. Pour quels crimes dois-je supporter cette errance, la prison, les menottes ?

Yar Mohamad, Afghane, 11 ans

Petit, fluet, Yar Mohamad a le regard d'un homme de cinquante ans dans un visage d'enfant. L'attitude défensive de quelqu'un qui a échappé à beaucoup d'embûches.

Je m'appelle Yar Mohamad. J'ai onze ans et j'habitais un village à côté de Djalalabad, à l'Est de l'Afghanistan. Mais j'ai dû quitter ma famille il y a huit mois parce que mon grand frère qui était interprète pour l'armée américaine a été tué par les Talibans. Ma famille a pris peur et m'a encouragé à fuir à l'étranger pour que je ne sois pas tué à mon tour. Les Talibans voulaient se venger de toute la famille... J'ai trouvé un passeur qui m'a fait confiance parce que je n'avais pas assez d'argent pour le payer. Il m'a dit : « *tu va aller faire des études à l'étranger, tu trouveras un bon travail et après tu me rembourseras* ».

Il m'a emmené en Iran avec des jeunes de mon village. De là, nous avons été en Turquie. Nous étions sept copains à voyager ensemble. On a fait une partie du chemin à pied. De temps en temps on travaillait chez des paysans pour gagner un peu d'argent et avoir un repas. A Istanbul, nous avons pris le bateau pour la Grèce. A Salonique, nous sommes montés à bord d'un camion qui partait pour l'Italie. En Italie, la police nous a arrêtés. J'ai pu m'échapper avec trois autres copains. Quelques jours plus tard, j'ai été arrêté à mon tour par les policiers, mais j'ai réussi à m'évader. J'ai fait le reste du chemin accroché sous un camion. Un de mes copains a fait la même chose, mais il a dû s'endormir, il a lâché prise et il a été écrasé par le camion... Quand je suis enfin arrivé à la frontière française, comme je n'avais pas de passeport la police française a déchiré mon billet de train. J'ai réessayé une seconde fois, ils ont encore déchiré mon billet. La troisième fois, je suis passé. Il y a cinq jours que je suis à Paris. Cinq jours que je marche dans les rues jour et nuit pour avoir moins froid. Ensuite, vers 2H00 ou 3H00 du matin, quand je suis trop fatigué, je m'adosse à un mur du jardin Villemin, à côté de la Gare de l'Est, avec les autres Afghans, et j'essaie de dormir. Hier soir, j'ai fait la queue pour monter dans les bus place du colonel Fabien avec mon ami, le seul qui me reste. Il vient du même village que moi. Ils voulaient bien l'emmener lui, parce qu'il a dix-huit ans mais pas moi parce que je suis encore un enfant et qu'il paraît qu'il y a des foyers spéciaux pour les enfants. Je ne sais pas où. Mon copain est descendu du camion pour ne pas me laisser tout seul.

Ce que je veux ? Partir en Angleterre avec mon ami qui a un cousin là-bas. Mon grand frère m'avait toujours dit de partir pour l'Angleterre. Et puis, tous les Afghans disent que là-bas c'est mieux qu'ici. Je veux aller à Calais, puis en Angleterre, étudier et travailler pour gagner de l'argent et en envoyer à ma famille.

Homayan, Afghan, 16 ans

J'ai fui l'Afghanistan avec mon oncle, ma tante et ma cousine. Ma famille habitait un village près de Mazar-e-Sharif. Un jour, mes parents sont allés à la ville faire des courses et ils ont été tués par les Talibans. Mon oncle m'a d'abord emmené en Iran. Nous avions à peine de quoi nous nourrir. De temps en temps on travaillait comme ouvriers agricoles sur les terres des Iraniens, mais ils nous maltraièrent trop. Ils n'ont aucun respect des droits de l'homme. Mon oncle a fini par me donner un peu d'argent et m'a dit d'aller en Europe. Je suis parti avec d'autres garçons de mon âge qui, comme moi, venaient d'Afghanistan. Nous sommes passés par la Turquie à pieds avec des passeurs à travers la montagne. Nous avons marché pendant 15 nuits, on marchait seulement la nuit pour ne pas être repérés. Pendant la journée, nous nous cachions. Nous sommes restés 20 jours à Istanbul, puis, avec trois copains, nous avons réussi à trouver un Zodiac et nous nous sommes embarqués. Le trajet vers la Grèce a duré 12 heures. On a été pris dans une tempête. Finalement, les gardes côtes grecs nous ont découverts. Ils nous ont emmené dans un poste de police pour prendre nos empreintes puis ils nous ont amené dans un camp de réfugiés où je suis resté deux nuits. J'ai mis du temps pour trouver un passeur vers l'Italie, je dormais sous une tente. Puis je suis arrivé à Rome et j'ai pris le train pour Nice. Je suis arrivé à Paris il y a trois mois. J'ai su par le bouche à oreilles qu'il y avait un groupe d'Afghans dans le jardin Villemin. C'est là que je dors, mais pendant l'hiver il faisait un froid terrible et de temps en temps la police arrivait et nous chassait en pleine nuit. Quelquefois avec des gaz lacrymogènes. Pourtant on ne faisait rien de mal, on ne faisait que dormir... Un jour, les policiers m'ont arrêté dans le métro, à la station Belleville. Ils m'ont mis les menottes, ont déchiré les papiers que m'avait donnés Terre d'Asile. Pourquoi ? Je ne comprends pas.